

CAMBRIDGE
UNIVERSITY PRESS



Les Grottes des Mille Bouddhas

Author(s): P. Pelliot

Source: *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, (Apr., 1914), pp. 421-426

Published by: [Cambridge University Press](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/25189167>

Accessed: 25/03/2011 16:03

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=cup>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Cambridge University Press and Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*.

<http://www.jstor.org>

Of the last four lines the first is evidently Jayadeva's. In the second of these रघुपति has been put in for Rāmacandra and सं added to complete the verse. In the fourth line "(cold) water", the attributive of Jayadeva, has been omitted as useless, and in the third the words "cold night" have been substituted by Tulasī Dāsa without much reason. Jayadeva's metaphor has been maintained in his verse. He would extinguish the fire by cold water (शीतलमम्भः). Tulasī Dāsa's "cold night" (शीतल निशि) is unpoetic. A cold night in Hindi poetry does not bring comfort. Yet the Sanskrit Rāmacarita Mānasa has copied not only the beauties but the faults of Tulasī Dāsa also, and made it worse by adding a निशित (sharp) after निशा.

This conversation does not occur either in the Rāmāyaṇa of Vālmiki or in the Adhyātma. If, therefore, the claims of the Sanskrit Rāmacarita Mānasa hold water the first plagiarist would be Jayadeva. We are not in possession of the date of this extraordinary work, but it is incredible that both Jayadeva and Tulasī Dāsa would borrow without acknowledging from a little-known work which has been raked up from oblivion in Etawah. I would in all sincerity advise the editors to consign it again to the abyss of oblivion, and assure them that readers of Tulasī Dāsa refuse to be startled with the revelation that the melodious verses of Tulasī Dāsa are but literal translations of a Sanskrit original.

SITĀ RĀM.

ALLAHABAD.

November 13, 1913.

LES GROTTES DES MILLE BOUDDHAS

J'ai lu en son temps la note du JRAS. de juillet 1913 (pp. 696-8), où Mr. F. Legge contestait qu'on connût un évêché babylonien de Kaškar autrement que par les *Acta Archelvi*. C'est moi qui avais signalé à Mr. Denison Ross la rectification dont Mr. Legge n'admet pas le bien-fondé.

En l'absence de Mr. Ross, permettez-moi donc de renvoyer les lecteurs de votre *Journal* à n'importe quel manuel de littérature syriaque ou, s'ils le préfèrent, au *Synodicon orientale* publié en 1902 par M. Chabot. Ils y verront que l'évêché de Kaškar, correspondant à l'actuel Al-Wasiṭ entre Bagdad et Bassora, a toujours joui, dans l'église nestorienne, d'une célébrité spéciale et d'une situation privilégiée. Le texte même de M. Cumont qu'invoque Mr. Legge eût dû le mettre en garde, car on comprend que Théodore bar Koni ait pu savoir le mandéen si son Kaškar était dans le bassin du bas Euphrate, au lieu qu'il serait absurde de parler de mandéen pour la région de Kašgar au Turkestan chinois.

Je voudrais aussi dire quelques mots à propos de la note de Mr. Amedroz qui précède celle de Mr. Legge, et où il s'agit des manuscrits trouvés dans les grottes de Touenhouang. Que la grotte aux manuscrits ait été fermée au xi^e ou au xiv^e siècle, je vous prie de croire qu'à Sir Aurel Stein comme à moi-même, cela nous est, en tant qu'hommes, bien indifférent. Nous nous sommes trouvés en présence d'une situation de fait ; nous avons cherché quelle était l'hypothèse qui pouvait le mieux rendre compte de cette situation ; la vérité nous a seule importé dans le passé, comme elle nous importe seule dans le présent. Or les faits, les voici.

En 1900, une cachette de manuscrits est découverte par hasard, en un coin perdu où nul érudit indigène ne se trouve passer pendant plusieurs années. Sir Aurel Stein achète en bloc une partie de la trouvaille en 1907 ; j'en prélève un autre lot en 1908. Sur mon conseil, à la fin de 1909 ou tout au début de 1910, le gouvernement chinois fait ramener à Pékin tout ce que je n'ai pas emporté.

Ces manuscrits sont rédigés dans les écritures et les langues les plus diverses, mais Sir Aurel Stein est indianiste ; je suis sinologue ; nous savons l'un et l'autre notre métier.

L'antiquité manifeste des manuscrits en écriture indienne frappe Sir A. Stein ; les manuscrits chinois me fournissent immédiatement des repères certains. Dès le premier jour, je suis en présence de plusieurs rouleaux dont le type d'écriture est forcément antérieur au vii^e siècle ; je trouve aussi des textes que je sais disparus en Chine dès le xi^e. Mais il y a plus. Beaucoup de manuscrits sont datés : toutes les dates s'arrêtent au seuil du xi^e siècle. Pour les époques antérieures, cette bibliothèque ne renferme guère que de vrais ouvrages, appartenant d'ailleurs à toutes les branches de la littérature ; mais pour le x^e siècle, je recueille en abondance des pièces éphémères, comptes, baux, actes de ventes, notes journalières, autant de documents détachés que leur nature même vouait à une prompte disparition. Enfin, alors que manuscrits proprement dits et pièces détachées sont empaquetés et ficelés, je ramasse hors des liasses non plus un rouleau, mais un cahier ouïgour, entremêlé de caractères chinois, et d'une écriture qui, malgré le peu d'expérience que nous avons alors de la paléographie turque, me paraît vraisemblablement plus tardive. Or il y a, tout au nord de ces grottes dont la décoration même s'arrête au x^e siècle, une petite série de grottes lamaïques aménagées à l'époque mongole. Deux d'entre elles ont été déblayées récemment par le moine. Je dégage les autres, et, sur le sol, je recueille, au milieu de fragments divers, *si-hia* et autres, un cahier ouïgour du même type que celui que j'ai trouvé dans la grotte aux manuscrits hors des liasses. Dès lors, mon opinion était faite : le moine, en déblayant les grottes de l'époque mongole, avait négligé les fragments, mais avait trouvé, lui aussi, un cahier complet qu'il avait joint à la grosse masse des manuscrits découverts en 1900. Parmi les milliers de textes qui me sont alors passés par les mains, je ne trouvais aucune date postérieure au début du xi^e siècle. Nous savions par ailleurs que les *Si-hia* s'étaient emparés de T'ouen-houang—à un an près—en 1035. Les

Si-hia s'étaient en outre créé une écriture nationale ; or aucun spécimen d'écriture *si-hia* ne figurait dans nos manuscrits. C'est pourquoi j'ai proposé alors de placer en 1035, au moment de l'invasion *si-hia*, la fermeture de la cachette par les moines épouvantés. Indépendamment, Sir A. Stein, que je n'avais pas vu, avec qui je n'avais pas correspondu, datait du xi^e siècle le murage de la grotte. Les mêmes faits nous avaient très simplement amenés aux mêmes conclusions.

Ces conclusions, des faits nouveaux nous obligent-ils à les modifier ? Je ne le crois pas. Mr. Amedroz veut tirer des récits de voyage de Sir A. Stein que la grotte était si pleine qu'il n'y avait plus place pour y ajouter quelques minces cahiers. En vérité, est-ce sérieux ? Et à qui fera-t-on bien admettre l'idée de ce bourrage hermétique ? Jamais Sir A. Stein n'a pensé, jamais il n'a rien dit de pareil. S'il fallait cependant opposer un texte à Mr. Amedroz, je lui ferai respectueusement observer qu'un espace libre "for two people to stand in" suffit pour loger quelques "loose documents".

Lorsque Mr. Denison Ross me fit connaître le colophon du manuscrit ouïgour de 1350, c'est moi encore qui lui signalai le cas de mes deux textes similaires recueillis l'un dans la grotte aux manuscrits hors des liasses, et l'autre dans les déblais de la grotte mongole ; et je lui suggérai que sans doute le manuscrit de Sir A. Stein avait été, comme le mien, apporté dans la grotte par le moine depuis 1900. Mr. Amedroz suppose que Sir A. Stein ne manquerait pas aujourd'hui de reprendre la question, et pourrait bien arriver, pour la date de la fermeture, à une autre conclusion que celle qu'il avait admise jusqu'ici. Je suis en mesure de le renseigner. Avant de venir à Paris, où pour la première fois il me parla du colophon de 1350, Mr. Denison Ross en avait écrit à Sir A. Stein. La réponse lui parvint des Indes quand la note parue dans votre *Journal* était déjà sous presse.

Dans cette réponse, datée du 2 février 1913, Sir A. Stein faisait remarquer que la date de 1350 n'aurait d'importance pour la fermeture de la grotte que s'il était sûr que le manuscrit eût fait partie du dépôt original. Et Sir A. Stein ajoute : " On this point unfortunately some doubt remains in my mind because the bound Uighur booklets were not found by me mixed up in the usual bundles of Chinese texts, etc., but lying loose on the top of what I remember looked like one open assortment of miscellaneous stuff brought out by the Tao-shih from his cave." Autrement dit, une fois de plus, les circonstances de fait se révélaient conformes à l'hypothèse que mes expériences personnelles m'avaient amené à formuler.

Naturellement, il ne s'agit pas de dire que la présence d'un document de 1350 vienne à l'appui de la fermeture en 1035; mais de cette présence nous pouvons rendre compte. Si j'écarte toute solution différente, ce n'est pas que j'aie contre elle aucune prévention, mais parce qu'elle me paraît se heurter à des difficultés insurmontables. De nombreux textes provenant de Touen-houang ont été publiés depuis 1908 à Londres, à Paris, et surtout en Chine et au Japon. Tous les manuscrits rapportés à Pékin ont été examinés par les érudits chinois et par une mission de savants japonais spécialistes de l'histoire et de la littérature chinoises; tous ces savants se sont ralliés à nos conclusions. Si on veut faire descendre au-dessous du xi^e siècle la fermeture de la grotte, comment expliquer l'hiatus de trois cents ans qui sépare les derniers documents des environs de l'an 1000 et les deux ou trois textes du xiv^e siècle? Comment justifier la présence des innombrables pièces comptables qui ne commencent guère avant l'an 900 et s'arrêtent brusquement vers l'an 1000? Comment admettre que tant de textes aient été encore usuels à Touen-houang vers 1350, quand toute la Chine les considérait comme perdus depuis plus de trois siècles? Enfin, quand les quelques grottes de l'époque mongole

fournissaient en abondance des documents *si-hia*, quand les visiteurs Si-hia ont tracé nombre de *graffiti* sur les parois des grottes demeurées accessibles, comment justifier, parmi ces milliers de manuscrits qui sont aujourd'hui à Londres, à Paris et à Pékin, l'absence du moindre spécimen de cette littérature *si-hia* qui, du xi^e au xiv^e siècle, posséda la plupart des classiques chinois et à peu près tout le *canon* bouddhique ?

P. PELLIOU.

CAVES OF A THOUSAND BUDDHAS

The above remarks ignore the fact that the document bearing the date A.D. 1350 is depicted on plate No. 192 of Sir A. Stein's *Ruins of Desert Cathay* (facing p. 180 of vol. ii), where it is marked "4". The document constitutes good *prima facie* evidence that its date is the remotest point assignable for the walling up of the repository, and to rebut this something more is needed than an *ipse dixit*.

H. F. AMEDROZ.

CAVES OF A THOUSAND BUDDHAS

I gladly note that it is M. Pelliot who was responsible for the so-called correction for which Mr. Denison Ross stood godfather. When accusations of "grosses inexactitudes"¹ are flying about, it is only fair that one should know their real author.

Thanks, doubtless, to a want of perfect familiarity with our language, M. Pelliot makes me say something I did not say. He taxes me in effect with denying that we had any knowledge of a Babylonian bishopric of Kaškar otherwise than through the *Acta Archelai*, my contention

¹ *Journal Asiatique*, sér. xi, tom. i, No. 1, p. 100, n. 1.